centiment vagabond de notre race, qu'il se e ! je ne le forcerai pas à nous suivre...." l'his nut ne bouges, et un ori, un seul cri nime, immense, rotentit :

"Vive Amri! Vive notre roi!

Eh bien frères, dit Amri: partons alors!"
Il prit une torche enflammée des mains de unson, et la brandit un moment au-dessus de

C'était le signal qu'on attendait avec impa-ience à bord du Fesoler, car soudain le brick alua de dix coups de cauon et mit ses embar-ations à la mer.

Mais en ce moment aussi, on entendit reten-ir dans l'éloignement le galop d'un cheval, in galop forcené, semblable à celui du cheval-lantôme, ce hérus de l'indépendance améri-caine. Et quelques minutes sprés, une ama-rone apparut au milieu du cerele de lumière lécrit par le brasier. Elle sauta à bas de son abeval fumant, et dit:

" Moi aussi, je suis bohémienne, et je para

avec vous!

—Topsy!" s'écrierent à la fois Jean de Brance, Samson et le joune roi des bohémiens.

La zingara marcha droit à ce dernier et lui

"Oui, je veux partir, et, ai on t'a parlé de épée que j'ai apportée à Bolton, tu ne me re-seras point la place à laquelle j'ai droit dans

-Non certes!" dit Amri d'une voix qui

—Non certes!" dit Amri d'une voix qui sourba sous la sienne toutes les volontés et éteignit tons les murnures.

Mais, au même moment, une famme s'avança au milieu du cercle et dit:

"Et moi, je ne veux pas!"

O'était une jeune fille, encore pâle et soufrante, mais dont l'œil jetait des eclairs et dont a fière attitude arracha un murmure d'admination aux bohémiens. Elle avait un poignard la main, ses cheveux noirs flottaient, épars, r ses épaules demi-nues. C'était bi n la vrais tana, la fille de l'Inde, la plante luxuriante sève et poussée en pleine terre, au grand

soleil.

"Amri! dit-elle, puisque tu es notre roi tu dois te montrer juste avant tout.

—Je le serai, dit Amri.

—Je me nomme Elspy, reprit la bohémienne, et cette femme que tu vois la est mon enneme mortelle. Elle m'a traitreusement attaquée : j'ai encore a l'épaule le trou mal cicatrise de sa balle. Je veux qu'elle soit chassée de la tribu, ou qu'elle se batte avec moi!

Miss Ellen ha un pas vers la bohémienne :

"J'accepte le combat," dit-elle.

Jean de France étouffa un murmure.

"Je ne veux pas, moi," balbuta-t-il.

Mais Amri lui imposa silence, et dit à l'opsy:

"Oui, répéta-t-elle avec joie, oui, j'accepte le combat, mais à une condition."

Et son ceil jetait des flammes.

" Parie, dit Amri.

—C'est que ce sera un combat à mort ns trève ni merci, et que personne de vous

n'interviendra.

—Non, non, c'est impossible! a'écria Jean de France. Elspy est encore trop faible.

—C'est possible, si le roi le veut," dit Sam-

Jean de France courba la tête et se tut. Amri regarda longtemps, et tour à tour, ces deux femmes jeunes et belles toutes deux, toutes deux animées par la haine. Et tandis qu'il les contemplait, tous les bohémiens avaient les yeux sur lui et semblaient suspendre leur ama à ses lèvres. Enfin Amri prononça ces

" Pautorise le combut à mort entre Elspy Popsy."
Les deux femmes pouseèrent un cri de joie.
"Amri! s'écria Jean de France haletant

-Allons dono! murmura Samson, vas-tu t.embler maintenant! C'est Elspy qui l'a voquée." Jean de France se tut.

Allez! !! dit Amri qui donna ainsi le si-nal du combat. Tellesque deux lionnes rugissantes bondissent

Chacune d'elles avait en gauche un plaid, à la façon des fauréa-

les ne s'enlacèrent point d'abord, co trait pu le croire. Ainsi que des spe

sins habiles, elles étudièrent leurs mouvements et leurs gestes, l'œil, dans l'œil, le bras gauche en avant, le droit prês à fapper. Et, comme les héros d'Homère, elles s'apper rophèrent tour

France!

—Moi, répondait miss Ellen, je ne te hais pas, je te méprise! mais j'ai besoin de ton corps sanglant pour me faire un piédestal."

Alors on entendit deux oris, deux cris rauques, deux cris de mort, et les deux ennemies acharnées ne formèrent plus qu'un groupe compacte se tordant et s'agitant. Les lames se heurtèrent, les haleines se confondirent, les bras s'enlacèrent, et le groupe se couchs tout à coup sur le sol.

"Mon Dieu! mon Dieu!" s'écria Jean de France qui voulut s'élancer au secours d'Elspy. Mais une main de fer le retint.

—Non! non! dit la voux rude de Sauson.

spy. Mais une main de fer le retint.

-Non! non! dit la voix rude de Sauson, tu ne peux pas intervenir, Jean, tu ne le peux pas! ce seraint déloyal."

Et le géant cloua Jean de France immobile, au bord du cercle, tandis qu'un immense cri d'angoisse et de terreur se faisait entendre

Miss Ellen venait de terrasser son enne

l appuyait un genon sur sa poitrine, et, le ras levé, elle allait lui enfoncer son poignard ans le cœur. Les bohémiens étaient glacés

d'effroi.

"Grâce! grâce! balbutia Jean de France qui étendit vers Amri ses mains suppliantes.

"Ah! dit Topsy, tu demandes grâce pour elle? Eh bien! voici mes conditions...."

Alors son poignard toujours levé. et le genou sur la poitrine oppressée de la zingara, Topsy regarda Amri, le roi de la tribu.

"Ecoute, dit-elle, toi qui es notre chef. J'ai été ambiticuse, j'ai été vindicative; mais nos lois défendent-elles l'ambition, défendent-elles la vengeance? Si j'ai commis des fautes, ne les ni-ja point réparées?

—O'est vrai, dit Amri.

—J'ai le droit de frapper; si mon bras levé ne retombe pas, si je fais grâce à mon ennemie, que feras-tu pour moi.?

que feras-tu pour moi ?

—Je te ferai reine de la tribu," dit Amrı. La zingara se leva triomphante et jeta son bignard. Amri la prit par la main, et dit; "Inclinez-vous, voilà vo're reine!" Elle chancela; tan'ils qu'il la soutenait dans

" Ah! dit-elle d'une voix mourante, tu avais done deviné que je t'aimais, depuis le jour où tu sauvas ma beauté."

Au point du jour, le Fouler glissait, toutes voiles dehors, au sommet des vagues, empor-tant les bohémiens et leur fortune.

UNE MESALLIANCE.

Julien était né au village ; et Julien cependard i Si cette femme a à se plaindre de toi, elle la le droit de demander ton expulsion de la tribu, à moins que tu ne consentes à lui donner la satisfaction qu'elle exge."

Topsy elle aussi, avait un poignard qu'elle

Toucy, dans l'Auxerrois, élevé près de lui lusqu'a l'age de dix-huit aus, il avait vécu dans son parrain, riche commerçant en grains, de Toucy, dans l'Auxerrois, élevé près de lui jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il avait vécu dans 'aisance sans luxe, dans le sans fatigue, dans 'espoir d'une doux avenir; et se méliant peu de la Providence, il s'imaginait que cet état de bonheur devait durer toujours. Tout à coup de bonheur devait durer toujours. Tout à coup son père adoptif, entraîné vers sa ruine par des entreprises hasardeuses, par de fausses spé-culations, déclaré en état faillite, s'enfuit à l'étranger, le laissant seul, livré à lui-même, sans un sou en poche. Heureusement ses dix-huit ans lui restaient. Les créanciers n'avaient pu les mettre sous le scellé.

Julien, prenant en haine une ville où sans cesse le nom de banqueroutier venait frapper son oreille, se ressouvint de la chaumière paternelle, et aussitôt il se mit en marche.

ternelle, et aussitôt il se mit en marche.

Chemin faisant, sans trop d'inquiétude, il se consultait sur le choix de l'état qu'il allait embrasser. Son éducation, enareprise par le bon curé de Toucy, n'avait pas été poussée très-avant; il savait on peu le latin, passablement le français, chantait à livre ouvert au lutrin; et après tout, il pouvait être maître d'école aussi bien qu'un autre. Le commerce lui ouvrait une autre voie; mais chez son parrain, qui spéculait sur les céréales, il n'avait guère eu d'autre occupation que d'aller de ferme en ferme, à vingt lieues à la ronde inspecter les récoltes sur pied et les récoltes en sac. Était-ce bien là un métier.

Une troisième carrière se présentait à lui

une troisième carrière se présentait à lui qui lui souriait plus que les deux autres. Au milieu de ses autres courses à travers champs, peut-être ausai par un souvenir des premiers jours de son entance, il avait pris goût à la vie de compagne ; il révait doucement à la vue des eaux, des hois et surtout des prairies, émailiées le jour de fleurs et de petits papilson bleus; bourdonnances, le soir, sous le voi et aux eris de mille insectes nocturnes. Il aimait nassionnément les fleurs aussi conneits.

années passées à la ville, il avait consacré tous ses losses à cultiver le jardinet de son purrain; il avait enrichi ses plates bandes de vingt espèces neuvelles de roses; il palissait les espaliers, il greffat, il sarclait, il taillait, il arrosait. Une fois au milieu de ses chères plantes, c'était M. Jean-fait-tout. Julien pensait donc que son expérience du jardinage lui pourrait être, faute de mieux, une ressource. D'aillieurs, il possédait forcément quelques notions en agriculture, avait quelques idées des soins d'une basse-cour et s'entendait asses bien à coux de l'écurie, su que nul autre que lui ne s'étant in

l'écurie, vu que nul autre que lui ne s'était ja-mais occupé de son cheval, le fidèle compa-guon de ses courses.

Tout bien pese, consultant moins sa vanité que ses goûts instinctifs, au glorieux emploi de maître d'école il eût préfére une place d'aine jardinier ou de garçon de ferme dans quelque bonne métairie. Son ambition n'allait pas plus

A quelque lieues de son village natal, comme A quelque lieues de son village natal, comme il traversait le bourg de Ouaine, résidence du marquis de Vaudon, il vit tous les habitants, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, en habits de fête, rassemblés devant l'église. On y célébrait les fiançailles de haute et charmante demoiselle Marie, fille unique du marquis, avec Mgr le comts de Vermanton

Ce jour la, selon un ancien usage du pays. à l'heure de sa sortie de l'église, Marie, mait esse souveraine dans les domaines de son père, avait le droit de distribuer des grâces et des faveurs à qui bon lui semblait, sans contrôle et sans appel pour cause d'abus. C'était une royanté bien transitoire, plus sérieuse ce-pendant que celle de la fève, puisque ses dé-crets devaient avoir force de loi le lendemain

et jours suivants.

Julien s'était arrêté pour examiner la longue fils des postulants, parmi lesquels il apperce-vait quelques figures de connaissance. Les uns demandaient une prolongation de bail pour leur redevance; les autres, l'exemption d'un droit de pâture qui leur causait grand dommage, ceux-ci une chose, ceux-là une autre.

Après avoir satisfait à toutes leurs demandes, Marie allait se retirer, lorsque du sein d'un groupe de villageois placé près d'eiles, des ex-clamations se firent entendre. "Tiens, c'est Julien! Julien de Toucy!

-Le v'là à pied maintenant ! Son cheval Bruno aura été confisqué par les créanciers du parrain !-S'il n'a plus son cheval, il a toujours son bel habit bleu....un peu râpé, c'est vrai !—Et pas de chemise dessous, sans doute ! —Aujourd'hui qu'il n'a plus à nous marchan-der notre blé, que vient-il faire céans?—Nous demander l'aumône, peut-être bien '—C'est ça! c'est ça! il vient nous demander l'aumône ?"

A ce mot d'aumône, Marie, qui n'avait entendu distinctement que les derniers propos des villageois sur le compte du pauvre Julien, était l'objet, ordonna à un domestique d'aller quérir le mendiant, et par avance elle tira de sa bourse de soie blevels au de sa dot. bourse de soie blanche une belle pièce

Quand Julien ému, étonné, rougissant de surprise, mais ravi à sa vue, fut amené devant elle, Marie rentra bien vite la pièce d'or dans sa bourse, devinant aussitôt à son ion air, à ses joues plaines et rosées, que ce n'était pas là un porteur de besace. Pour donner un prétexte à son appel, elle lui demanda s'il n'était pas venu au pays pour adressser quelque requête à son père, le marquis de Vaudon; que, dans ce cas, il pouvait s'en ouvrir franchement à elle, puisque, par son droit de nouvelle fiancée, elle était, pour le moment, tout-puissante au château; et qu'elle le satisferait de son mieux si sa demande était raisonnable, désirant que les étrangers, tout aussi bien que ses vassaux,

eussent à se louer de son autorité passagère. Enhardi à ces bonnes paroles, Julien, en queiques mots, la mit au courant de son his-toire, et lui répéta tout ce qu'il s'était dit à lui-même le long de sa route de Toucy à Ousine. L'entendant parler de jardinage, d'herbier, de greffe, de ferme, de culture, l'innocente fille, parfaitement ignorante sur toutes ces choses, ne douta pas d'avoir devant les yeux un homme passé maître en fait de boutique, d'horticulture et d'arboriculture, et songeant que le vieil Éloi, cassé par l'âge, implorait depuis longtemps sa retraite comme une faveur, elle concéda sou emploi à Julien, faisant ainsi deux heureux d'un seul coup.

les premiers éléments de la botanique, il avait sions que pour les approuver complètement. déjà confectioné un herbier. Pendant ses dix Toutefois, en dessous main, il donna l'ordre au manées passées à la ville, il avait consacré tous vieil Eloi de surveiller son successeur, dont il se dénait quelque pen, su sa grande jeunesse. Eloi, excellent homme qui, lei eussi, adorait la demoiselle, qu'il avant vu naître, que sa femme avait allaitée, se garda bien de contrecarrer en ruen les effets du bon plaisir de la jeune châtelaine; il surveilla Julien, mais pour lui donner de bons avis que celui-ci mit habilement à profit, et, grâce à cette entente cordiale, durant un mois ou deux on n'eut que des compliments à faire à Marie sur l'habilete de son choix.

Pour tout homme ayant dans sa poitrine un cour tout nomme ayant dans sa poitrine un coeur qui n'y joue pas seulement son rôle vulgaire de muscle creux, le sentiment de la gratitude devient une préoccupation incessante; il s'identifie les autres sentiments; il les améhore, il les donnne. Julien ne pouvait espérer de s'acquitter jamais envers Mile de Vaudon, mais la nuit, le jour, en révent en contratte. mais la nuit, le jour, en rêvant, en marchant, en travaillant, il était en proie à une même idée : toutes ses volontés s'absorbaient dans le désir de lui prouver sa reconnaissance.

Si Marie trouvait du plaisir à contempler une fleur à respirer ses parfums, il faisait en sorte que cette fleur fût partout sur son chemia, partout frappat ses regards. Un soir, en se promenant dans le parc, elle pousse un cri. Julien accourt. Le pied de sa jolie bienfaitrice est déchiré par une ronce, et Julien voit du sang à sa chaussure. Trois jours après c'en était fait, les ronces avaient disparu non seulement du pare, mais de la garenne; et, comme Julien ne savait pas plus qu'un autre se modérer dans ses vengeances, toutes les plantes armées d'épines ou d'aiguillons, les prunelliers, les aubépines, les houx, les buissons, les broussailles, furent enveloppés dans la même proscription.

Le comte de Vermanton s'intéressa xivement à l'accident arrivé à sa jolie fiancée, mais il garda rancune à Julien de son impitoyable sarclage. Ce jeune seigneur, ainsi que tous ceux de sa classe, aimait passionnément la chasse, réputée alors, comme aujourd'hui, l'exercice le plus salutaire et l'amusement le plus noble. En effet, il est noble, il est salutaire de faire couler le sang et d'accoutumer ses yeux au spectacle du carnage. C'est le délassement des néros. Le comte aurait préféré, disait-il, égorger les lapins dans la basse-cour, à chas-ser dans un parc sans broussailles. Il ne pardonna donc point à Julien ses accès de recon-naissance, et s'en plaignit au marquis.

Le marquis ne dit ni oui ni non. Il ne chassait pas, se piquant d'être philanthrope et d'étendre sa philanthropie jusque sur les animaux. D'ail-leurs préoccupé des hautes questions politi-ques et sociales à l'ordre du jour (on touchait à 89), il avait pour principe de laisser, autant que possible, chacun de ces serviteurs agir librement dans le cercle de ses attributions. Selon lui, la liberté, même l'égalité, distribuées dans de certaines mesures, pouvaient avoir du bon; il essayait, et ne voulait n'écontenter personne. Au surplus, le comte pouvait s'en-

Julien eut naturellement dans Marie un zélé défenseur. Il est juste que ceux qui nous on fait commettre la faute soient les premiers à l'excuser ; c'est ce que le comte ne comprit pas facilement. Il trouva étrange que la fille du marquis de Vaudon s'abaissât à défendre un domestique; elle expliqua ses raisons; étaient-elles bonnes ? je n'en sais rien ; mais le comte, aigri par la discussion, se laissant emporter à su vivacité naturelle, lança sur Marie et Julien une expression tellement insultante que celle-ci, suffoquée par les larmes, courut s'enfermer dans ses appartements, pleura à son aise, pensa au sujet de cette querelle, et pour la première fois, et par l'imprudence du comte de Vermanton, qu'elle croyait aimer, son esprit s'arrêta avec complaisance sur les soins dont son chef jardinier l'entourait depuis sa venue au château; elle se rappela sa figure, elle était belle, et empreinte d'un certain air rêveur qui ne lui messeyait pas; son regard, doux et timide quand par hasard il s'arrêtait sur elle, brillait parfois d'un éclat qui la forçait à se détourner; son caractère était bon, facile aux émotions généreuses, plus calme, plus modéré que celui de certaines gens mieux nés que lui ; quand à son instructions, même en dehors de sa science professionnelle, elle en valait bien une autre, puisqu'il aurait pu être mattre d'école. Ensuite elle n'y voulut plus penser. Si le comte était venu faire de nouveau à sa fiancée une petite querelle au sujet de Julien, dans la disposition d'âme où elle était, je ne sais ce qui aurait pu ce résulter. Il ne fit pas, et il fit bien.

Quelque temps se passa, et tout reprit son cours ordinaire. Le jour du mariage, fixe à la fin du mois de juin, approchait. Marie se retijardinier, se réveilla jardinier en chef, inspec-teur-intendant des parcs, courtils et garennes de la seigneurie de Vaudon.

Le marquis adorait sa fille et la gâtait de son mieux. Il ne voulut intervenir dans ses déci-